

Découvertes



Dans tous ses travaux, Carl De Keyzer, 51 ans, tente de démonter les mécanismes du pouvoir. Ici, de la colonisation. Mais jamais les conditions matérielles d'un reportage ne furent si difficiles qu'au Congo où il fit six voyages, pour y rester dix mois au total.

JOHANNA DE TESSIERE S

Ce Congo si belge

► Rencontre avec Carl De Keyzer, le grand photographe de Magnum, qui a une double expo formidable à Anvers (lire hier).

Entretien **Guy Duplat et Jean-Marc Bodson**

Carl De Keyzer a lancé en force l'année du cinquantenaire de l'indépendance du Congo avec la magnifique et riche exposition du Fotomuseum d'Anvers (lire nos éditions précédentes) et les deux splendides livres publiés à cette occasion chez Lannoo. Carl De Keyzer, né en 1958 à Courtrai, est membre de l'agence Magnum depuis 1994. Ses reportages sont célèbres. Sur la Sibérie par exemple, ou sur le pouvoir (le livre et l'expo "Trinity" montrée au Smak). Dans ses projets de longue haleine, il parvient à donner l'esprit d'un sujet, au-delà et par le biais des images qu'il montre. Nous l'avons longuement rencontré sur les lieux de son exposition anversoise.

Vous n'avez pas connu le Congo belge.

Certes, je suis né en 1958, mais dans mon enfance, j'avais de vagues oncles missionnaires au Congo et, autour de moi, on parlait toujours du Congo belge. Dans le collège catholique où j'étudiais, j'avais un professeur d'histoire qui me parlait du Congo belge en me racontant une histoire officielle faite de mensonges. Quand je m'en suis rendu compte, je me suis révolté et je pourrais dire que toute ma carrière de photographe en a été influencée. Dans tous mes projets, je vise à déconstruire et analyser des pouvoirs : le communisme lors de ma série sur la Sibérie, les pouvoirs en général dans "Trinity" et, ici, il est vrai que je parle du colonialisme.

Votre projet a deux volets. Il y a d'abord le travail remarquable sur les anciennes photos.

Je l'ai réalisé avec l'historien Johan Lagae. Nous avons pu puiser dans les fonds incroyablement riches du musée de Tervuren. Nous avons choisi des plaques de verre du début de la colonisation. Il y avait dans cette masse d'images beaucoup d'images simplement anthropologiques. Curieusement, il y avait aussi de nombreuses images de femmes nues dont je ne sais le commerce qu'on en faisait. Mais on a découvert aussi des photos dignes de grands photographes, souvent réalisées par des militaires ou des administrateurs. J'ai travaillé quatre à huit heures sur chacune d'entre elles pour l'agrandir et en faire ressortir tous les détails.

Pour la seconde partie, contemporaine, vous avez puisé dans un ancien guide du voyageur.

J'ai pris un guide de 1954 qu'il est incroyable de lire aujourd'hui. Tout y est détaillé comme si on voyageait en Europe : les routes, les hôtels, les bâtiments à voir. Je voulais voir sur place ce que ces bâtiments emblématiques de la présence belge étaient devenus. Mais la tâche était extrêmement difficile. Il n'y plus rien au Congo. J'ai vu partir le dernier train. Il n'y a plus de bateaux sur le fleuve. Les avions intérieurs sont sur une liste noire car trop dangereux. J'ai choisi alors de travailler avec des ONG. Je leur ai donné une liste de bâtiments que je voulais voir et je leur ai demandé s'ils opéraient dans ces lieux. J'ai alors travaillé mi-temps, et gratuitement, pour des ONG comme la Croix-Rouge internationale et Solidarité contre la faim, en faisant des photos pour eux. Et, en échange, je

pouvais me rendre dans ces lieux de souvenir. En tout, j'ai été dix mois au Congo pour ce travail, en six voyages différents, entre 2007 et 2009. J'ai été de Kinshasa à Boma, je me suis rendu à Kikwit, à l'ex-Coquilathville, en Equateur, à Kisangani et sa province. J'ai été dans l'Est du Congo, le long des lacs, à la frontière, là où la guerre fait rage. Sans l'aide des ONG, cela aurait été impossible car beaucoup trop cher. Tout ce projet ne m'a coûté que 12 000 euros. Sinon, j'aurais dû louer des jeeps, des chauffeurs, des guides, etc.

Qu'y avez vous trouvé ?

Les églises des missions et les prisons des années 30 sont encore là, et toujours utilisées. Par contre, j'ai vu des gares, des cinémas, des garages, occupés aujourd'hui par des églises du réveil. Ou un énorme "Petit séminaire" devenu un camp de réfugiés. Mon concept de départ était le surréalisme belge. Comment le Congo colonial fut une invention belge consistant à tenter de reconstruire la petite Belgique sur un territoire 80 fois plus grand. J'ai vu ces infrastructures gigantesques qu'on y a construites. Car tout est encore là si on regarde. Les centres des villes sont souvent restés identiques. A Lubumbashi, il n'y a pas deux pour cent de constructions neuves depuis 1960. Des villes comme Kisangani ou Kolwezi sont souvent très belles, de vrais musées coloniaux avec une architecture moderniste. Le long du lac Tanganyika, on voit toujours les traces de ce qui fut un vrai Miami à la belge. Mon idée est que le Congo est la seule chose que la Belgique ait créé sur le plan international (avec sans doute Eddy Merckx). La Belgique est plus grande grâce au Congo. Mais le surréalisme à la belge est plus grand au Congo que partout ailleurs. La première chose que j'ai vue là, après cinq heures de route dans la brousse, c'était une énorme villa coloniale, type Knokke-le-Zoute, dans laquelle un Congolais avait construit sa hutte et placé ses animaux.

Plus que les pierres, il resterait un esprit belge ?

Toute l'infrastructure est encore là et est marquée par les Belges : les avenues, les platanes qui les bordent, la maison du prêtre, le paysage façonné par les Belges. Et cette infrastructure demeurée influe sur les mentalités. Même le français qu'on y parle, surtout dans le langage officiel, est le français des années 50, celui de la colonisation et de la bureaucratie belge de l'époque. Ils ont repris le rôle du colonisateur.

Comment voyez-vous ce passé colonial et cinquante ans d'indépendance ?

Je ne porte pas de jugement, je laisse ça ouvert et je pose des questions. Le noir et blanc exprime le passé, la couleur, le présent. Je vois le Congo comme un pays de tribus qui, tout à coup, reçoit le colonialisme qui lui tombe sur la tête. A l'instar de cette image prise à Lubumbashi, de ce Congolais marchant sous l'aplomb d'un grand bâtiment universitaire. On croirait que ce bâtiment colonial va l'écraser. Ce passé reste bien là, car il avait été construit pour durer, pour une présence infinie des Belges. Même sans que les Congolais ne les en-

tiennent, ces bâtiments sont toujours là. Ils ne détruisent pas ce passé, ils y vivent. Mais sans vue sur le futur. La présence belge fut-elle utile ? Difficile à dire. Peut-être le Congo serait-il dans un meilleur état si la Belgique n'y avait pas été ? Je laisse cela ouvert à la discussion. Même si je suis assez négatif sur la colonisation. Ce sujet reste un tabou. On ne rouvre pas facilement ce dossier.

Pratiquement, ce travail s'est heurté à d'innombrables difficultés.

Enormes ! Je croyais, comme d'autres, que, sous Mobutu, il y avait eu une loi contre la photo, et qu'il était interdit de photographier, ce qui ferait du Congo le seul pays comme ça au monde. C'était faux, mais il est vrai, par contre, que chaque fois que je voulais photographier, ne fût-ce qu'une façade d'église ou d'hôpital, il y avait vite vingt personnes pour me dire que je n'avais pas le droit et que je devais voir la police, voire même le ministre. Au Congo, j'ai dû payer pour faire des photos, ce qui ne m'était jamais arrivé, même en Sibérie. J'ai dû demander des permissions. Arrivé dans une ville, si je voulais photographier, disons, la gare, je devais alors passer deux à trois jours pour rencontrer les autorités et obtenir l'autorisation en payant 100 dollars (Thierry Michel, pour son livre/film "Katanga business", a vécu la même chose). A Matadi, il m'a fallu trois jours de palabres et, au moment où j'ai enfin les papiers pour photographier la gare, un homme en sort et me dit qu'il est le chef de gare et qu'il faut aussi négocier avec lui ! J'aurais pu voler les images mais la seule chose qui marche bien au Congo, c'est l'ANR, l'Agence nationale de renseignement, le KGB local, composée de milliers d'agents qui savaient toujours où j'étais.

Pour un tel travail, qu'est-ce qu'une photo juste ?

Il n'existe pas de photo juste, mais cent photos qui, ensemble, peuvent être justes, c'est-à-dire correspondre aux facettes des concepts que je veux exprimer. Mais chaque photo ne reprend qu'une ou l'autre de ces facettes. Car je ne veux pas saturer une image de sens.

Votre livre "Congo (belge)" s'est fait avec l'écrivain David Van Reybrouck.

Son travail fut formidable. Il a retrouvé des phrases actuelles ou anciennes qui donnent sens. Il prépare, pour le printemps, une histoire du Congo qui sera décisive.

Mon concept de départ était le surréalisme belge. Comment le Congo colonial fut une invention belge consistant à tenter de reconstruire la petite Belgique sur un territoire 80 fois plus grand. Tout est encore là si on regarde.